

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

G. Garcia Rosado

COMMANDANT EN CHEF DES TROUPES PORTUGAISES

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



XII

LA RUSE DE M. BENOIT

(Suite)

La bande était là depuis 1914. Son chef, Othon von Gluz, expulsé de l'armée, appartenait à l'espionnage militaire. Il était venu rejoindre ses complices au Portrieux sur un ordre formel venu de Berlin et, grâce à la télégraphie sans fil, il pouvait faire passer au sous-marin U-31 toutes les nouvelles et tous les renseignements recueillis par eux.

Une fois sur la pente des aveux, l'homme ne s'arrêta plus. D'ailleurs M. Benoit l'encourageait en lui versant à boire ; les angoisses par lesquelles il venait de passer lui avaient donné la fièvre.

Une lanterne, placée d'une certaine façon dans le faitage de la maison, annonçait au sous-marin que tout était tranquille et servait en outre à diriger le navire.

Dès que le sous-marin avait besoin d'entrer en contact avec les hôtes du Pétrel, il envoyait un marconigramme. Toujours la même formule, à laquelle on répondait en renvoyant mot pour mot la transmission et en y ajoutant ce qu'on avait à dire.

Le sous-marin était attendu pour le lendemain dans la nuit.

Généralement il envoyait son message à 9 heures. A 11 heures, on appareillait le canot et l'on filait sur les Cognées. Parfois l'U-31 attendait déjà ; d'autres fois il ne venait qu'une heure plus tard, mais toujours à l'heure de la pleine mer et aux marées qui atteignaient la plus grande hauteur.

Le canot se rangeait au long de la coque d'acier ; on ajustait aux deux compartiments étanches des tuyaux de caoutchouc et les pompes du sous-marin emplissaient ses soutes à mazout. Pendant ce temps, les hommes de l'équipage faisaient disparaître dans les flancs de l'U-31 tous les ballots et les provisions apportés de terre.

L'homme compléta ses déclarations en nommant tous ses complices.

Othon von Gluz était identifié. Son fils Karl l'était aussi.

Hedda Garber s'appelait en réalité Cath Scholl ; elle n'était présente au Pétrel que pour contrôler les faits et gestes des autres. C'était l'espionne espionnant les espions.

L'homme mort était un Silésien, Mauser, attaché à la personne de von Gluz depuis le régiment.

Franz Werner avait terminé. Il était épuisé par l'angoisse et la peur ; il manifesta la plus grande joie quand M. Benoit, sans rien lui assurer cependant, lui annonça que probablement il aurait la vie sauve. Puis le misérable demanda la faveur de manger.

On accéda à sa demande.

A ce moment, Hedda Garber ou plutôt Cath Scholl fit savoir qu'à son tour elle demandait à être entendue.

M. Benoit la fit amener.

Elle portait les menottes ; elle paraissait très jeune, quoique fort pâle et, dans son oeil gris bleu, brillait une lueur de volonté qui fit l'admiration de Lionel.

— Vous avez des déclarations à faire ?
— Oui.
— Faites.
— Je suppose que cet homme vous a tout dit.
— Tout. Et la preuve en est que vous vous appelez réellement Catherine Scholl, que vous appartenez à la Wilhelmstrasse depuis 1906. Vous n'étiez ici que pour surveiller les autres, est-ce vrai ?

— C'est vrai. Puis-je espérer que des aveux complets atténueront la peine dont je puis être frappée ?

— Vous pouvez l'espérer. Ce n'est qu'après avoir tout épuisé que les Français portent la main sur une femme. Nous respectons les femmes, les enfants et les vieillards, tous les faibles.

— Je vais donc parler. Je vous prie de m'enlever les menottes, j'ai soif et il me répugnait qu'on me fit boire.

M. Benoit alla à elle et la délivra.

Franz eut l'air pleinement satisfait de l'attitude de Cath Scholl ; ce fut lui qui, prenant une carafe, emplit un verre.

— Merci, lui dit la jeune femme.

Puis, se faissant pour prendre le verre, elle saisit un couteau sur la table et le plongea jusqu'au manche dans la gorge de Franz.



L'homme se leva. Une artère avait été tranchée. Le sang gicla en un jet énorme qui inonda la table ; Franz s'affaissa sur sa chaise, puis roula à terre, mort.

Cath avait croisé les bras. Elle regardait les hommes immobiles, pétrifiés.

— Ai-je bien gagné le droit d'être fusillée ? Cath Scholl mourra pour son pays et pour son empereur, pour l'Allemagne au-dessus de tout !

XIII

L'U-31

Lionel, après être resté étendu une heure, plutôt pour coordonner ses idées que pour prendre du repos, se leva. Il écrivit une longue dépêche à l'amiral où tous les faits étaient consignés et où il annonçait qu'il avait le ferme espoir de s'emparer de l'U-31 la nuit suivante. Il rendait, dans ce télégramme, pleine justice à M. Benoit et remerciait l'amiral de le lui avoir envoyé.

Lionel laissa les prisonniers à la garde de

M. Benoit et des fusiliers marins ; puis il redescendit au Portrieux, suivi d'Yvon.

Les territoriaux en subsistance étaient massés sur l'avant-port et le colonel, entouré de son état-major, procédait à la dernière inspection avant le départ pour la marche militaire qu'ils allaient accomplir.

Lionel était obligé de passer devant les officiers.

A sa vue ceux-ci ne purent retenir un mouvement de surprise. Le colonel, tant son trouble fut grand, salua le premier Lionel qui répondit au salut et vint à son supérieur.

— Colonel, dit-il, j'étais ici en convalescence et chargé d'une petite mission qui vient de se terminer en partie ; je suis le lieutenant de vaisseau Leperdurec, officier de pavillon de l'amiral Latouche-Lerville, et j'ai tenu à vous présenter mes devoirs.

Le colonel bégaya quelques mots dans lesquels il s'embrouilla, puis, pour couper court, il tendit la main à Lionel. Le petit lieutenant, dont les sarcasmes lui semblaient avoir tant d'esprit, ne savait quelle contenance tenir. Il était rouge et embarrassé comme une jeune demoiselle.

Lionel, après avoir serré la main du colonel, se recula d'un pas et salua, d'un seul geste, en rectifiant la position ; tous les officiers saluèrent.

Le geste fut si cordial, si mâle que Lionel sentit que tous ces hommes devenaient ses amis et qu'ils étaient enchantés de l'aventure.

Lionel continua sa route, ayant plus chaud au cœur.

Il alla chez le syndic des gens de mer.

Il lui fallait deux chalutiers capables de conduire ses hommes aux Cognées.

Les deux bâtiments furent vite choisis et reçurent l'ordre de s'amarrer à quai ; la marée devant être pleine à 10 h. 13, ils auraient toute facilité pour sortir et l'embarquement deviendrait plus aisé. Après le départ des deux petits transports, le port serait consigné jusqu'au lendemain à midi.

Tout ceci étant réglé, Lionel se rendit à Saint-Quay.

Les hommes furent rassemblés. Lionel les inspecta, se fit montrer les vivres, les armes ; puis il donna à l'enseigne l'ordre de les conduire au port et de les embarquer à bord des deux chalutiers et de l'attendre.

Lionel chargea, en outre, Yvon de retourner à la villa se mettre à la disposition de M. Benoit et de veiller à ce que la petite lumière annonçant du Pétrel que tout était tranquille fût soigneusement allumée.

Lionel pensa alors qu'il lui était loisible de s'arrêter pendant une heure chez Clémence.

Son arrivée fut saluée par des cris de joie de la part des deux vieilles demoiselles. Sylvie, d'un élan, fut auprès de lui ; mais si leurs mains s'étreignirent, ils surent ne point effaroucher les deux sœurs.

Pendant un fugitif instant, au moment du départ, les deux jeunes gens se trouvèrent seuls. Sylvie, avec une rougeur adorable au visage, une tendresse profonde dans le regard, vint offrir son front au baiser de celui qu'elle aimait avec d'autant plus de violence qu'elle avait dû taire pendant de longs jours le sentiment immémorial qui la poussait vers lui.

— Ma chérie, dit Lionel, ma mère va venir d'ici quelques jours ; j'ai hâte de lui présenter celle qui sera ma femme adorée.

La jeune fille n'eut que le temps d'une étreinte. M^{me} Lorgerot rentrait et, par une sorte de pudeur et peut-être aussi d'égoïsme charmant, Sylvie avait voulu être seule à savourer pendant quelques jours son bonheur tout entier.

Yvon revint vers son chef au moment où celui-ci allait partir.

(A suivre.)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 5 au 12 Septembre



LA DATE du 5 septembre on constate que la poche naguère encore formée par les lignes allemandes dans la zone occupée par les Anglais au sud d'Ypres, à partir de Wytschaete, a fini de se vider sous les coups de nos alliés. Le nouveau front qui s'est établi là est à peu près rectiligne sur une longueur d'environ 40 kilomètres. Il passe à moins de 15 kilomètres de Lille, à moins de 4 d'Armentières et, prolongé vers le sud, à moins de 10 de Douai et de Cambrai. Du 5 au 12 il y a peu de mouvement dans le secteur de la Lys. Le 6, les Britanniques avancent légèrement à l'ouest de la Bassée, ainsi que le 7 en direction de Messines, entre la cote 63 et Vulwerghem. Le 10, il y a aussi quelques progrès au nord-est de Neuve-Chapelle et à l'ouest d'Armentières. Dans le secteur de la Bassée les avant-gardes britanniques atteignent, le 7, Canteleux et Violaines et, le 12, enlèvent la position très fortifiée de Railway-Triangle, au sud-ouest de la Bassée.

Au sud de la Scarpe, le 5 et le 7, nos amis avancent leur front jusqu'à la ligne Beauvois-Roisel-bois d'Havrincourt. Dans cette avance ils recueillent, sur les positions abandonnées par l'ennemi, beaucoup de matériel de guerre ainsi que de grands approvisionnements de charbon et de matériaux pour la réfection des routes. L'existence de dépôts de ce genre indique que les Boches se croyaient assurés de passer l'hiver dans le pays. Le 9, Anglais et Anzacs attaquent le plateau situé entre Pazière et le bois d'Havrincourt et atteignent l'ancienne ligne de tranchées britanniques sur la crête de Gouzeaucourt ; le bois de ce nom est enlevé et le bois d'Havrincourt presque entièrement traversé. Le 12, dans ce secteur, au nord-ouest d'Havrincourt, nos alliés franchissent le canal du Nord et, vers Mœuvres, s'établissent sur sa rive ouest.

A l'est et au nord-est de Péronne, Hancourt, Sorel-le-Grand, Metz-en-Couture sont repris, le 7, aux Allemands ; le 8, c'est Villévêque et Sainte-Emilie.

Au sud de Péronne, dès le 6, les Anglais ont dépassé la Somme de plus de 10 kilomètres et ils continuent à se déplacer au delà de la ligne générale Monchy-Lagache-Vraignes-Thincourt. Malheureusement, quelques pluies abondantes, en détrempeant le sol, ont ralenti les opérations. Aussi la journée du 11 n'est-elle marquée que par des combats peu importants. Mais, le 12, le mouvement est repris : Attilly, Vermand, Vendelles, les lisières ouest du bois d'Holnon constituent les gains des Anglais ce jour-là.

De la région sud de Péronne à Reims, les armées françaises et américaines ont continué à refouler tous les jours un peu plus loin les Allemands vers leur ligne Hindenburg. Le 5 septembre au soir, nos troupes ayant franchi le canal de la Somme dans la région de Voyennes et d'Offoy et réalisé au sud de là des progrès très sensibles, notre ligne était jalonnée par Falvy et Offoy, bordait la route de Ham, du Plessis-Patte-d'Oie à Bulancourt, passait aux abords de Guivry, Caillouel-Crépigny et lisières sud d'Abbécourt.

Sur le front de l'Ailette, l'ennemi commençait à battre en retraite ; tout en le poussant, nous progressions au nord de la rivière : Pierremande, Autreville, une très grande partie de la basse forêt de Coucy étaient à nous ainsi que, plus à l'est, Folembray, Coucy-le-Château et Coucy-la-Ville : nous étions à un kilomètre au sud de Fresnes. A droite encore, notre front passait à l'est de Landricourt. Au sud de l'Ailette, Neuville-sur-Margival, Vrégnay, les pentes ouest du fort de Condé marquaient notre ligne. Au nord de la Vesle nous bordions l'Aisne entre Condé et Vieil-Arcy ; Français et Américains avaient passé la Vesle entre Vantaux et Jonchery.

Les progrès continuent le 6 sur tout le front : ce jour-là nos troupes prennent, entre autres localités intéressantes, Ham et Chauny, puis jusqu'à Petit-Barisis, la basse forêt de Coucy où les Allemands ont abandonné un matériel et des dépôts de munitions considérables. Au nord de l'Aisne, nous réoccupons nos anciennes tranchées.

Notre front se déplace encore de beaucoup le 7 ; Ham est dépassé de 5 kilomètres, le canal de Saint-Quentin est franchi à Pont-de-Tugny et à Saint-Siméon ; Tergnier est à nous et dépassé ; la basse forêt de Coucy est tout entière en notre possession. Les principaux endroits par lesquels passe, le soir de ce jour-là, notre ligne sont : du nord au sud, les abords ouest de Vaux, Fluquières, Appencourt, est de Pont-de-

Tugny et de Saint-Simon, Avesnes, abords ouest de Jussy, voie ferrée de Ham à Tergnier, Barisis. A l'est, nous avons enlevé Celles-sur-Aisne.

La résistance de l'ennemi se fait de plus en plus acharnée, car il lui faut à tout prix gagner le temps de se caler sur ses anciennes positions, honorées du nom de son généralissime. Cependant, le 8, nous continuons à le faire rétrograder. Au nord de la Somme, nous prenons Vaux, Fluquières, Happencourt, Le Hamel. Au sud, de violents combats se livrent au nord et à l'est de Saint-Simon où Artemps reste entre nos mains. On nous enlève Avesnes, qui est repris par nos troupes le même jour. Nous avons beaucoup gagné en direction de la Fère : nos troupes sont à l'est de Fargniers et tout près à l'ouest de Servais, qui se trouvent au nord et au sud de l'Oise ; mais la région en aval de la Fère est inondée.

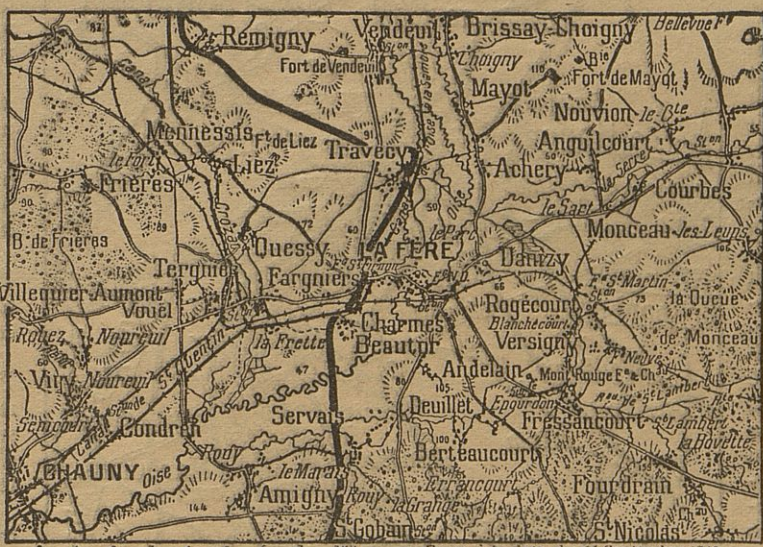
On continue, le 9, à enregistrer des succès de nos troupes. Au nord de la Somme elles reprennent Etteillers et Roupv. Elles franchissent le canal Crozat au delà duquel Grand-Séraucourt, Clastres, Montescourt et Remilly sont occupés. Des éléments avancés vont jusqu'à la cote 103, au sud de Contescourt, la station d'Essigny-le-Grand et la cote 117. Pendant ce temps, au nord de l'Oise, nous avons pris Liez et au delà et, au sud, la station de Servais. Le lendemain, la prise de Travecy, commence à marquer l'enveloppement de la Fère par le nord. Cet endroit est à 3 kilomètres au nord-nord-est de la Fère. Si les troupes de l'armée Humbert menacent de là cette localité, elles menacent également, par le sud-ouest, Saint-Quentin dont, à Roupv, elles ne sont qu'à 6 ou 7 kilomètres.

Les Boches, se voyant contraints de reporter leurs lignes encore plus en arrière, ont mis le feu à la Fère afin de ne nous en laisser, comme ils l'ont fait partout ailleurs, que des ruines calcinées. Les pluies, sur cette partie du front aussi, contrarient les opérations : elles gênent peut-être encore plus les Allemands en défonçant les chemins par lesquels ils se replient. La journée du 11 se passe en contre-attaques, toutes violentes, notamment dans la région de Laffaux et de Celles-sur-Aisne, où notre avance entame la ligne Hindenburg : l'ennemi tente là, jusqu'à six fois de suite, de reprendre ses positions et ne réussit qu'à grossir le chiffre de ses pertes en morts et prisonniers.

Nos camarades belges ont remporté coup sur coup deux gros succès. Le 9, aux environs de Dixmude, ils ont attaqué l'ennemi à la baïon-

nette et lui ont enlevé une bande de terrain large de 2 kilomètres qui renferme des positions très importantes. Le 11, une nouvelle attaque, au même endroit, élargissait la zone acquise l'avant-veille par nos alliés, qui s'emparaient de 71 prisonniers, de 5 mitrailleuses et d'autre matériel.

On apprendait, le 12 septembre au soir, que les Américains venaient de prendre l'offensive dans la région de Saint-Mihiel-Pont-à-Mousson ; leur premier bond les avait portés à environ sept kilomètres de leurs lignes de départ. Ils avaient enlevé brillamment, entre autres positions, Thiaucourt, Chauvencourt et la trouée de Spada.



LA RÉGION DE LA FÈRE.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL GARCIA ROSADO

Le nouveau commandant en chef de l'armée portugaise en France, général Garcia Rosado, a eu une carrière des plus brillantes. N'étant encore que capitaine, il fut nommé chef d'état-major de l'expédition militaire envoyée aux Indes par le gouvernement portugais pour réprimer une grave révolte des indigènes, et montra une remarquable compétence dans l'accomplissement de sa tâche difficile.

De 1897 à 1899 nous le voyons remplir des fonctions importantes dans la colonie de Mozambique ; après avoir été gouverneur de Lourenço-Marquês, il devint gouverneur général de la province et exerçait encore cette fonction en 1905.

Il a été, en qualité de colonel, directeur de l'Ecole centrale d'officiers du Portugal, puis, devenu général, chef d'état-major général de l'armée. Entre temps le général Garcia Rosado a représenté le Portugal à l'étranger dans différentes circonstances, notamment aux grandes manœuvres françaises en 1900, au Congrès de Bruxelles en 1906, à la Conférence de la Paix, à la Haye, en 1907, etc.

Le général Garcia Rosado est officier de la Légion d'honneur.

L'OFFENSIVE DES ALLIÉS⁽¹⁾

VERS LA LIGNE HINDENBURG

Par le C¹ BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

Les armées alliées avaient atteint, en fin août, une ligne qui descendait droit du nord au sud, par Bullencourt, près Croisilles, Péronne, Béthincourt, sur la Somme, Noyon. Il y avait loin de cette corde tendue, au 31 août, à l'arc de cercle que décrivait le front au 7 août 1918 avant l'offensive.

A cette même date (31 août) les alliés avaient obtenu comme résultat de leurs victoires : 128.302 prisonniers valides dont 2.874 officiers ; 2.069 canons, 1.734 minenwerfer, 13.783 mitrailleuses et une quantité considérable de munitions, approvisionnements, matériel de toute nature.

Au centre de la ligne ennemie, le groupe d'armées du colonel-général von Boehn était repoussé sur tout son front de la Somme.

Sur les deux rives de la rivière, au nord et au sud, les armées britanniques avançaient à pas rapides.

Au nord, la 3^e armée britannique, général Byng, avait dépassé Bapaume dès le 29 août : elle marchait en direction de Bertincourt ; elle avait atteint la route Bapaume-Péronne et occupait, au 31 août, les villages qui s'alignaient sur cette grande route ; on se battait aux abords du Transloy, de Saily-Saillisel, de Rancourt et l'on pointait vers Bouchavesnes. Sur la Somme, Cléry avait été enlevé le 31 au soir et les Australiens se glissaient sur la route de Cléry à Péronne, abordant le ruisseau de la Tortille, prenant Feuillancourt et débordant la vieille cité par le nord.

La 4^e armée britannique, général Rawlinson, avait atteint la Somme dès le 30 août, vers Brie ; elle bordait la rive gauche de la rivière. Ni les tourbières, ni le canal qui double le cours d'eau, n'avaient arrêté les Britanniques. Le 31, ils franchissaient la Somme au sud de Brie.

La 1^{re} armée française, général Debeney, prolongeait, au sud, les armées britanniques ; le 30, elle avait dépassé Nesle ; le 31, elle arrivait sur le canal du Nord. Ce canal, encore non exploité, puisqu'en 1914 il n'était pas terminé, présentait un obstacle important, coupant tout le terrain de la Somme à l'Oise ; son tracé suivait le fond des vallées et le lit creusé du canal formait un fossé profond de 4 à 5 mètres sur 7 à 8 de largeur ; l'ennemi l'avait habilement utilisé pour la défense ; il était hérissé d'obstacles et bordé de réseaux de fils de fer. Il arrêtera durant quelques jours les corps français, mais il sera débordé, au 1^{er} septembre, vers Rouy-le-Grand, Breuil, Ercheu. Il maintiendra l'armée Humbert en face de Campagne et Beaurains durant quelques instants, mais il sera également franchi au 2 septembre dans sa partie sud.

L'armée Humbert, qui a débouché du massif de Thiescourt, a peine pour arriver à la route Roye-Noyon ; le terrain présentait les plus grandes difficultés ; cependant, au 1^{er} septembre, elle s'aligne sur ses voisines de gauche, ayant enlevé le centre de Noyon et occupant déjà à cette date le mont Saint-Siméon.

Donc, au centre, les quatre armées alliées sont arrivées, au 1^{er} septembre, sur le front de la Somme en direction Bertincourt-Péronne-Noyon ; c'est une avance importante qui a refoulé l'ennemi vers l'est et le fixe sur toute la ligne de combat ; c'est le rôle de ces armées : elles fixent l'adversaire sur son front, le maintenant sur tout le centre de la grande ligne de bataille.

Mais déjà on peut apercevoir la manœuvre des alliés. Les 2, 3, 4 septembre, l'armée Byng s'est avancée sur la Tortille, elle occupe Royaucourt, Manancourt, Moislains ; l'armée Humbert, dans un élan merveilleux, s'est jetée à l'assaut des hauteurs à l'est de Noyon ; le 3 septembre, elle tient les villages de Frétoy, Muirancourt, Crisilles ; le 4 septembre, elle fait sa trouée vers Guiscard qu'elle emporte mardi soir à la nuit ; les ailes ont avancé, l'encerclement se dessine, l'ennemi est obligé de reporter son centre sur Ham, il recule à nouveau.

Si les armées qui forment le centre de la grande ligne de bataille ont progressé durant la fin d'août et accusent une sérieuse avance en septembre, les victoires remportées coup sur coup par les armées qui prolongent ce front : vers le nord l'armée Horne, vers le sud l'armée Mangin, vont apporter une modification profonde dans l'ordre de bataille ennemi. Les succès de la 1^{re} armée britannique, à l'est d'Arras, vont être foudroyants, et cette armée, en pénétrant dans la ligne Hindenburg, va dessiner une menace des plus graves contre le front ennemi.

L'armée Horne est entrée en ligne au 23 août ; ses débuts brillants l'ont portée sur les deux rives de la Scarpe ; elle attaque le secteur

Drocourt-Quéant, considéré par l'ennemi comme le pilier de résistance au nord de la fameuse ligne Hindenburg ; ce sera un gros morceau à enlever, mais les troupes anglaises, canadiennes et écossaises rempliront leur mission avec un brio qui attirera toute l'admiration. Le terrain est difficile, bien que très plat ; les défenses ont été multipliées ; heureusement le temps, sec en août et au début de septembre, favorisera la marche des troupes d'assaut encadrées par les tanks qui ouvrent le chemin ; le sol desséché permettra, en effet, l'avance rapide dans ce pays aux multiples canaux, aux ruisseaux nombreux, aux étangs parsemés dans les vallons.

Le 30 août, les régiments anglais occupent Plouvain, Pelves, Boiry, Eterpigny ; les Canadiens sont à l'est d'Haucourt, sur la route Arras-Cambrai ; les Ecossais en face de Hendecourt et Ecoust-Saint-Mein ; on aborde la ligne de grosse résistance Drocourt-Quéant !...

Le 1^{er} septembre, on fait brèche au nord : à Fresnes-les-Montauban, à Biaches, à Hamblain ; les Anglais ont pris d'assaut le mamelon à l'ouest d'Etaing, les Canadiens ont enlevé Dury, au centre.

Le 2 septembre, l'attaque continue furieuse et sans répit sur toute la ligne. L'armée Horne enlève Etaing, Villers-les-Cagnicourt, Cagnicourt, arrive sur Quéant qui, malgré une résistance héroïque de la part de l'ennemi, est enlevé le soir même.

Le 3 septembre, la ligne de résistance est enfoncée. Dans un rush superbe toute la 1^{re} armée britannique s'avance ; elle occupe Lécuse,

Ecourt - Saint - Quentin, Rumaucourt, Baralle, à 1 kilomètre de Marquion, Inchy. L'ennemi est forcé de reculer en direction de Cambrai qui ne se trouve plus qu'à 9 kilomètres des têtes de colonnes britanniques ; c'est le débordement vers le nord de la ligne Hindenburg.

Honneur aux braves régiments anglais, canadiens et écossais qui ont exécuté cette prouesse ; honneur au 17^e corps anglais qui a pris Quéant ; honneur à toute l'armée Horne qui a remporté une des plus belles et des plus brillantes victoires de cette grande guerre...

Les trophées sont nombreux : 12.000 prisonniers, 140 canons, 750 mitrailleuses et la ligne Hindenburg enfoncée !...

La lettre de change tirée par la 1^{re} armée britannique devait être rapidement acquittée par l'armée Mangin au sud de la ligne de bataille ; les Français n'allaient pas être en débet vis-à-vis de leurs alliés.

L'armée Mangin, qui forme l'extrême-droite du front de combat, tient toute la boucle de l'Oise ; ses efforts se sont portés, dès la fin d'août, en direction de l'Ailette qu'elle a atteint, le 25 août, à la Quincy-Basse. Elle va prononcer son offensive face à l'est, en menaçant le bas de la forêt de Coucy et en débordant Soissons par le nord.

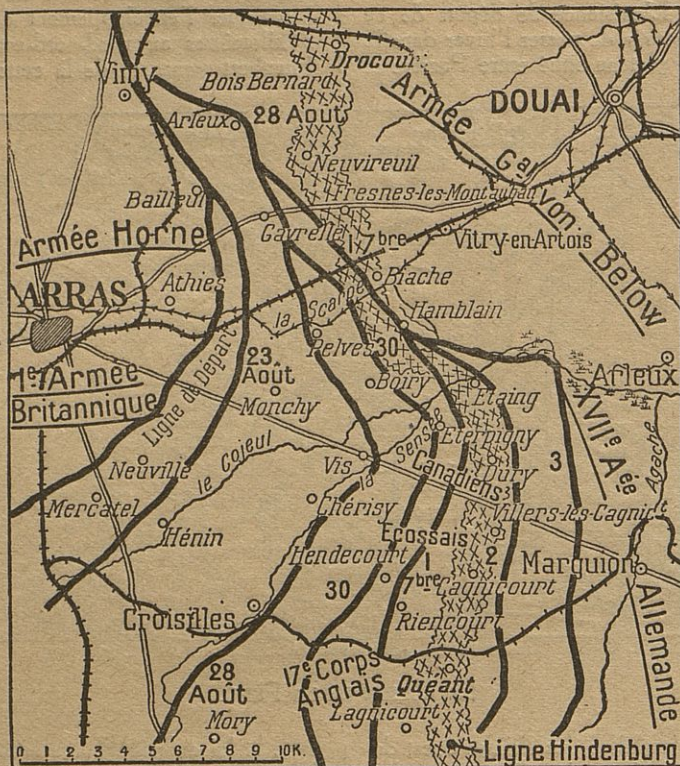
Le 30 août, elle a franchi l'Ailette, occupe Champs ; Coucy-le-Château est attaqué par le nord-ouest et le sud ; la position très forte de Coucy sera enlevée le 5 septembre. Le 31, elle s'avance face à l'est en vue de la grande route Soissons-Chauny ; elle occupe Bagnaux, Chavigny ; le 1^{er} septembre, elle s'aligne sur Crécy-au-Mont, Juvigny ; le 2, elle a atteint Terny-Sorny, Leury, Clamecy ; elle menace la grande artère Soissons-Laon ; le 3, elle prend d'assaut les hauteurs au nord de Crouy tandis qu'à son extrême-gauche, franchissant l'Ailette, elle s'avance à l'est de Manicamp, sur la Marinette.

Le 5 septembre, elle aligne son front sur Coucy-le-Château et Coucy-la-Ville qui ont été enlevés dans la soirée ; elle est à Leuilly, elle atteint Margival ; elle se trouve presque en face du fameux carrefour de Laffaux, de glorieuse mémoire...

Sur sa droite l'armée Mangin s'est reliée aux troupes américaines qui, dès le 1^{er} septembre, ont poussé des pointes hardies au nord de la Vesle. Dans ce secteur les Franco-Américains de l'armée Berthelot ont débouché au nord de Fismes et, à la date du 4 septembre, occupent les lignes de hauteurs entre Vesle et Aisne ; ils tiennent déjà les villages de Chassemy, Brenelle, Vauxtin, Vauxcéré, Blanzay-les-Fismes, Baslieux.

Le 5, la poussée s'accroît vivement ; sur le front de l'Ailette l'ennemi a lâché pied, nous sommes au nord de Coucy, avons pris plus de trente villages et sommes aux abords de la lisière de la grande forêt de Coucy. Sur l'Aisne nous bordons la rivière entre Condé et Vieil-Arcy.

Ainsi, au 5 septembre au soir, de la Scarpe à l'Aisne, sur toute la ligne, les armées alliées s'étaient avancées vers l'est, récupérant largement le terrain enlevé par l'ennemi lors de ses anciennes offensives. La ligne Hindenburg était tournée par le nord ; c'était le pilier du haut qui s'effondrait ; et le massif de Saint-Gobain, qui en est l'autre soutien, était attaqué par le sud et près de tomber.



LE FORCÈMENT DE LA LIGNE DROCOURT-QUÉANT.

(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200, 201, 202 et 204 du *Pays de France*.

LES CANADIENS FONT DES TROUVAILLES A LENS



En explorant les ruines des faubourgs, des Canadiens ont découvert ce tonneau à purin appartenant à la Société des Mines et dont les Boches se servaient pour ravitailler en eau leurs tranchées, mais un obus l'a mis hors d'usage. Ces braves garçons sont tout joyeux de leur trouvaille qu'ils comparent en riant à un canon d'un modèle particulier.

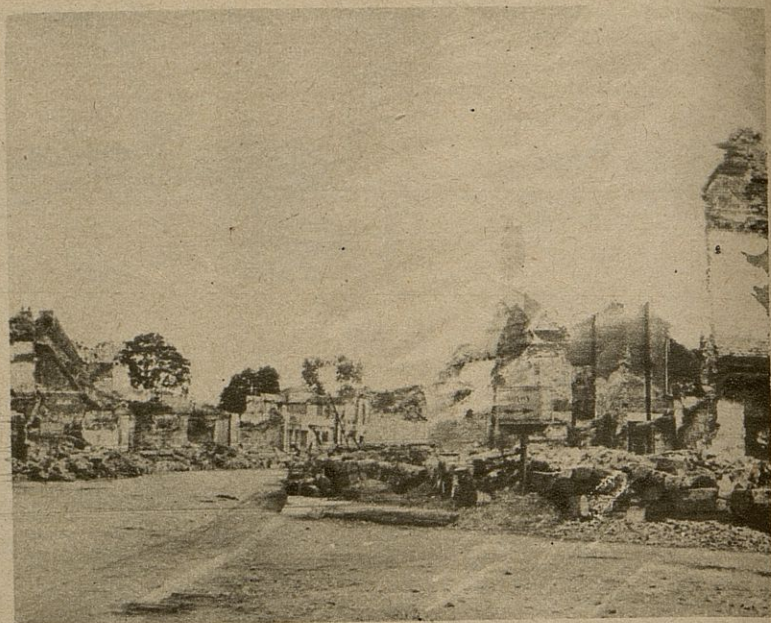


Les Canadiens débordent Lens par le nord et par le sud, mais ils n'en ont encore visité que les faubourgs. La ville elle-même reste infestée de mitrailleuses, de mines, de machines infernales de toute sorte. On ne peut s'y aventurer que par petits groupes et avec les plus grandes précautions. Nos amis ont trouvé dans un faubourg cette casemate et cette plate-forme de canon, en ciment armé, que leurs obus avaient complètement retournées.

QUELQUES VUES PRISES DANS CHAUNY



Une rue, tout à fait méconnaissable.



La rue de Noyon n'est plus bordée que de décombres.



L'Hôtel-de-Ville : vue de la façade nord.

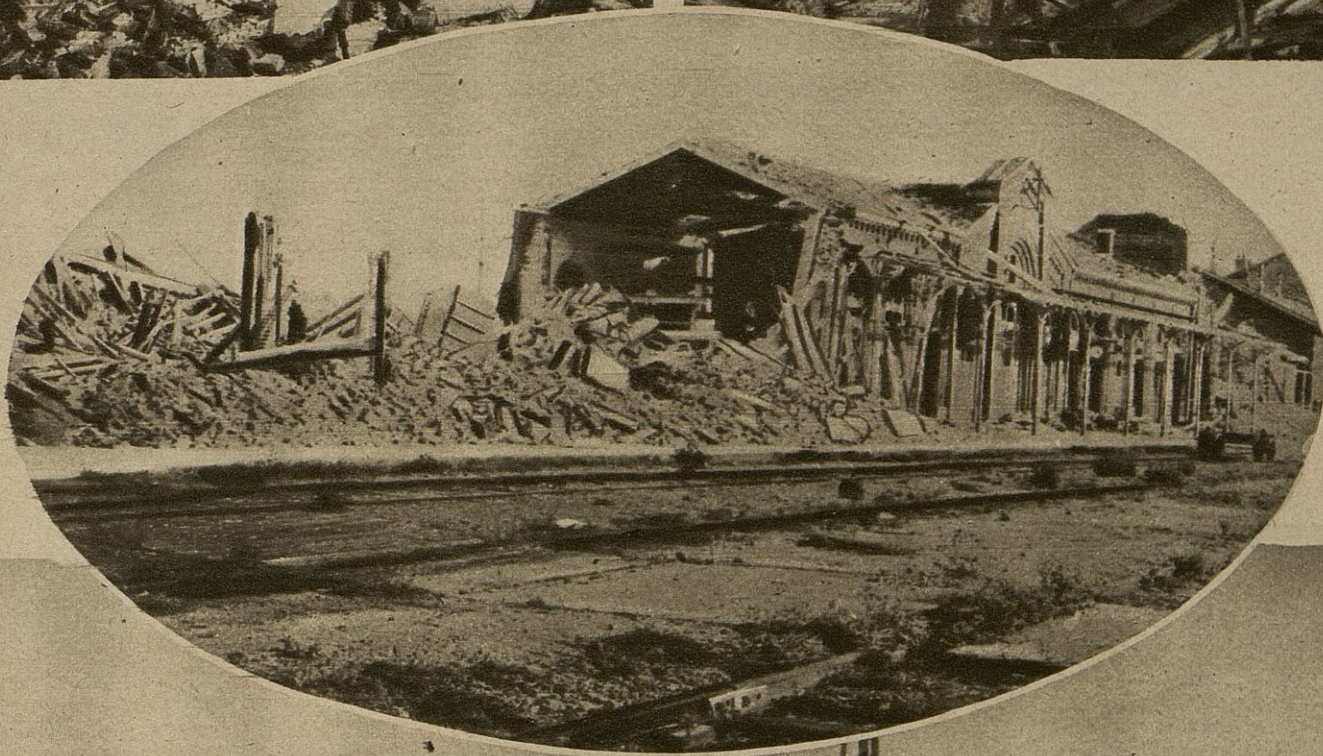


Le Palais de Justice, détruit lui aussi.



Chauny est de nouveau occupé par nos troupes depuis le 6 septembre. Avant la guerre on y comptait 10.500 habitants ; son port sur l'Oise était actif ; la ville était renommée pour ses blanchisseries de toiles et la célèbre manufacture de glaces de Saint-Gobain y avait une succursale importante. Ces photographies montrent que, là aussi, le Boche a donné libre cours à ses instincts. Celle-ci représente précisément les ruines de la manufacture de Saint-Gobain.

L'ASPECT ACTUEL DE LA VILLE DE TERGNIER



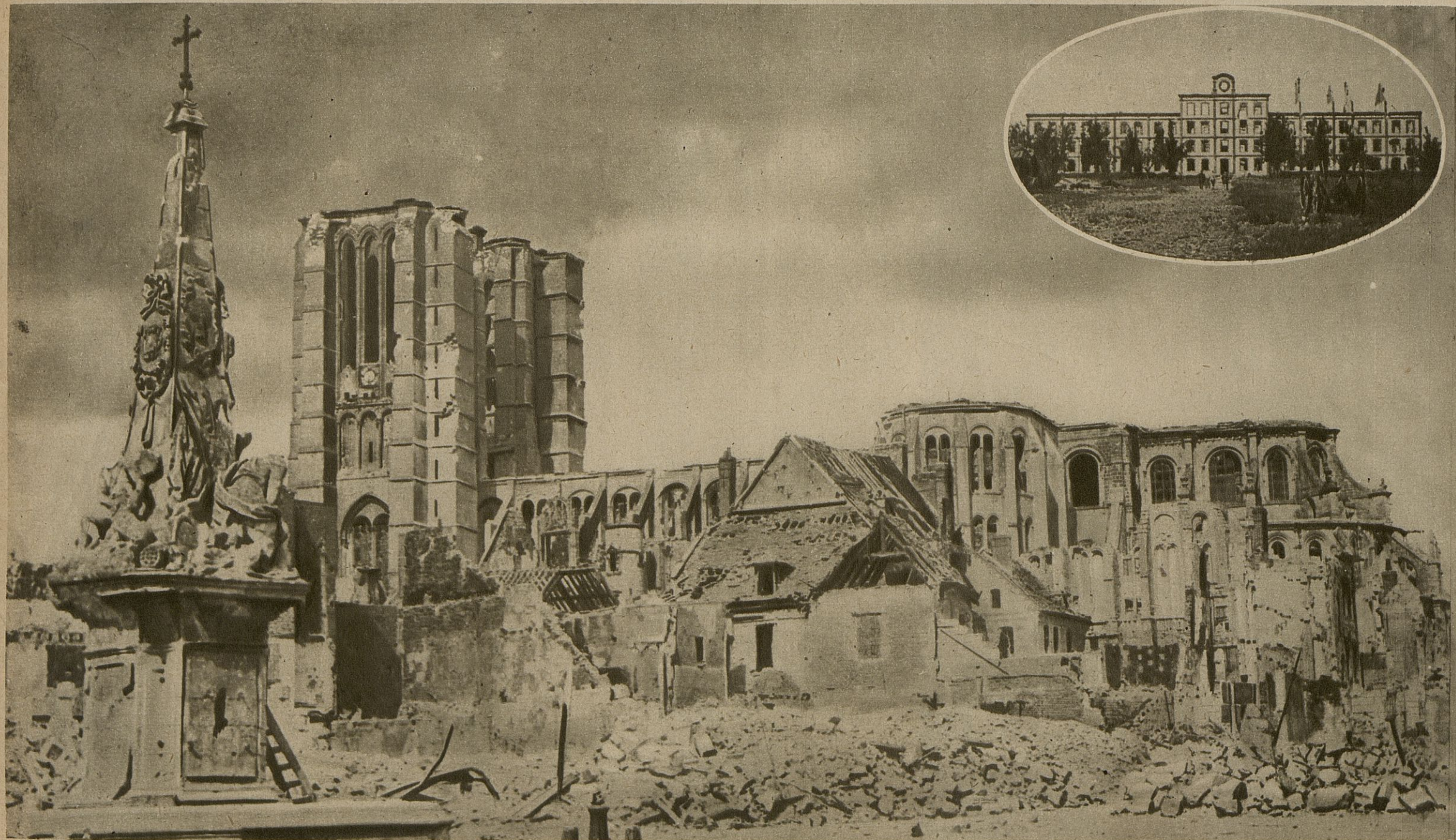
Le 7 septembre, les troupes de l'armée Humbert entraient dans Tergnier. Lorsque, en 1917, la fameuse retraite « stratégique » de Hindenburg nous rendit une première fois cette localité, on y reconnaissait encore les vestiges d'une ville. Aujourd'hui on n'y voit plus que des tas de décombres. En haut de la page, à gauche, c'est un coin de la ville ; à droite, les ateliers du chemin de fer. Les autres photographies représentent la gare et ses environs.

VUE PRISE DANS BÉTHUNE EN RUINES



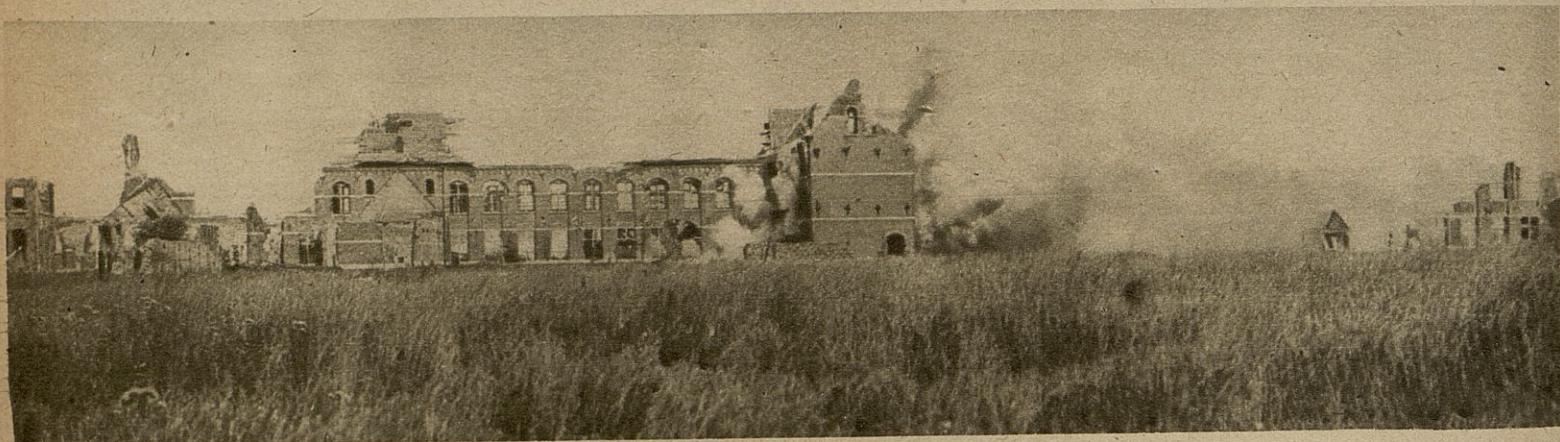
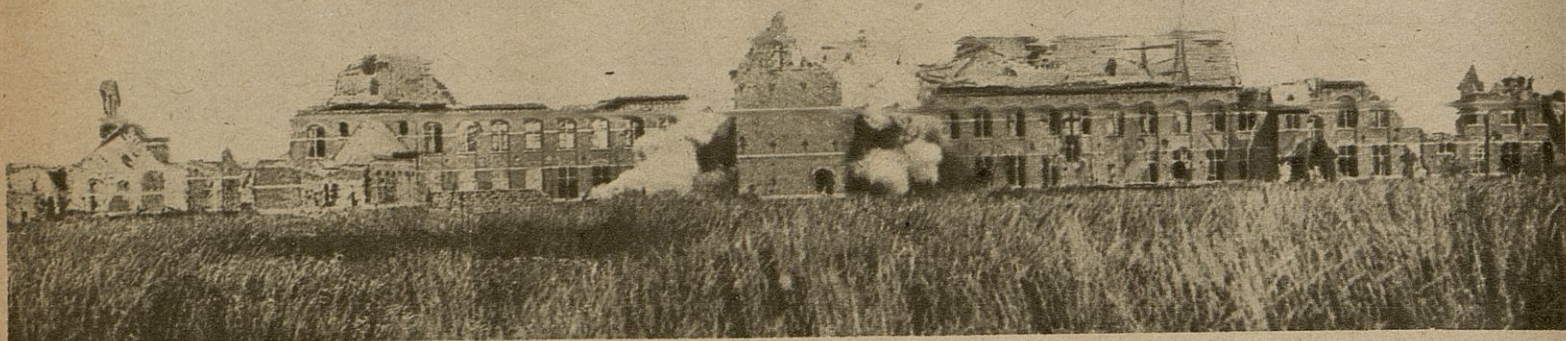
Depuis que nous avons publié, dans le numéro 196 du « Pays de France », des vues de Béthune, montrant les ravages faits dans cette malheureuse ville par les bombardements allemands, parfaitement inutiles au point de vue militaire, Béthune a continué à recevoir des obus de toute sorte : on n'y voit plus maintenant que des ruines : cette photographie en fait foi. On remarque, au fond, le beffroi, dont le célèbre carillon ne se fait plus entendre.

LA VILLE ET LA CATHÉDRALE DE NOYON DÉTRUITES PAR LES BOCHES



Dans le numéro 128 du « Pays de France » nous avons publié une photographie de Noyon, prise le 18 mars 1917, au moment où les Allemands venaient d'en être chassés. Elle montre les habitants attendant le passage de nos soldats libérateurs, devant leurs maisons qui ne paraissaient pas avoir souffert. On y voit la cathédrale intacte. Aujourd'hui le spectacle est bien différent : les Allemands, ayant eu le temps de détruire la ville, n'en ont rien laissé debout et même, au moyen d'obus incendiaires, ils en ont brûlé les ruines. Voici ce qui reste de la célèbre cathédrale dont la construction fut commencée en 1152. Les obus de l'ennemi n'ont pu en atteindre les soubassements. Dans le médaillon, c'est le quartier de cavalerie que nos zouaves enlevèrent, le 29 août, après un furieux corps à corps, malgré les nombreuses mitrailleuses qui le défendaient.

LES BOCHES ACHÈVENT LA DESTRUCTION D'YPRES



De la jolie ville d'Ypres qui était si curieuse, si riante, si riche en souvenirs historiques, les barbares ont juré de ne laisser pierre sur pierre. Il y a quelques jours ils se sont mis à bombarder un hospice qui, d'ailleurs, était inhabité. Ces intéressantes photographies ont enregistré les phases de ce bombardement. Celle du haut nous fait assister au début de l'opération. Avec la succession des photographies, on voit diminuer la surface des murailles.

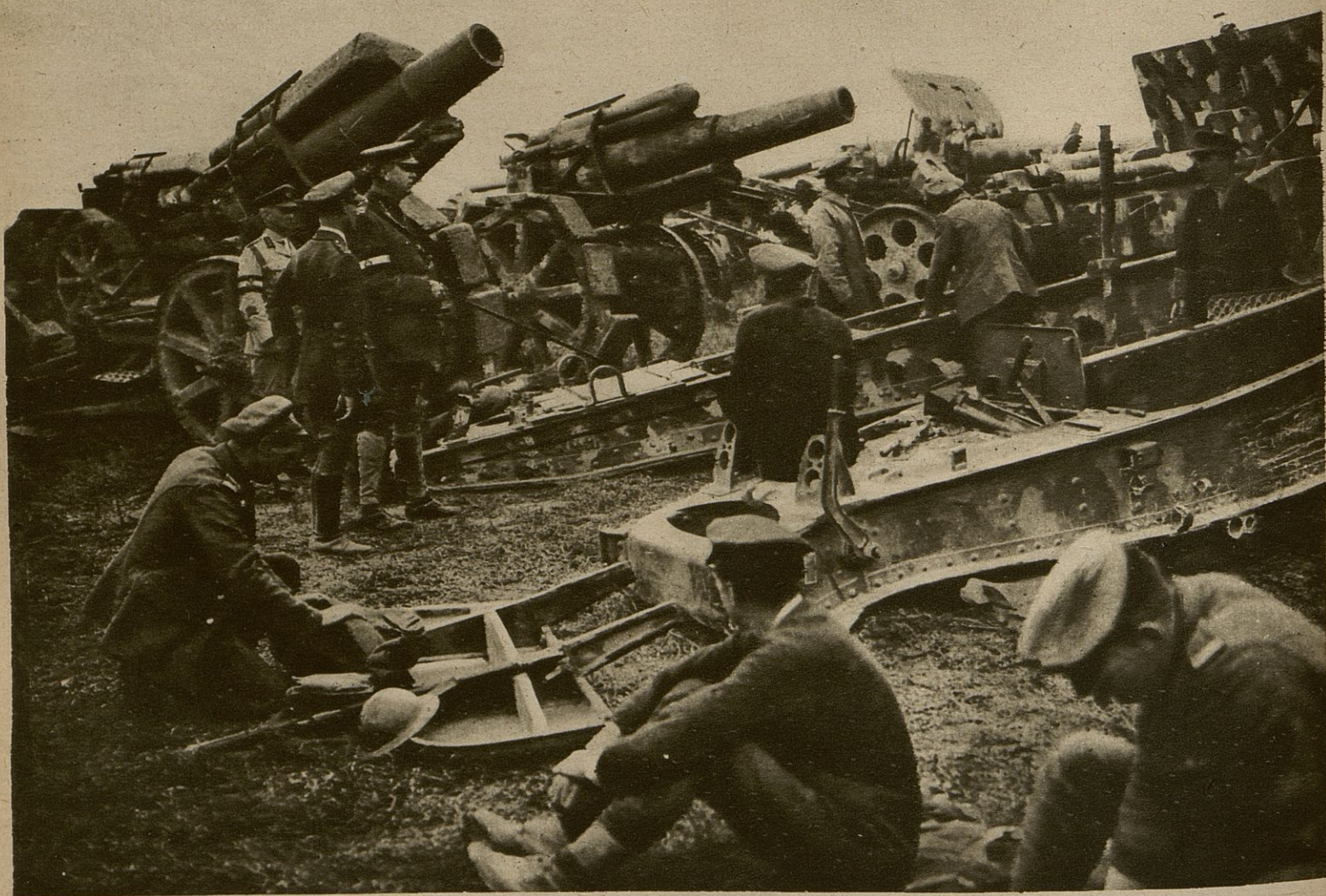


Le port d'Ostende reste obstrué par l'épave du vieux croiseur « Vindictive » qui fut coulé, bondé de ciment, dans le chenal, pendant la nuit du 9 au 10 mai, par la marine britannique. Si les Anglais ne parvinrent pas à embouteiller complètement Ostende comme Zeebrugge, du moins ont-ils réussi à rendre l'entrée du port très difficile. Les Allemands ont bien cherché à faire sauter cette épave encombrante, mais ils n'ont pu y réussir. Cette photographie, prise en avion vers le 15 août, montre que le vieux croiseur est toujours là ; il se voit nettement contre l'extrémité de la jetée nord. Bien que le courant, sur cette partie de la côte, soit très puissant, les Allemands ne peuvent compter sur lui pour déplacer l'épave, car, par les sables qu'il apporte continuellement, il tend au contraire à la consolider sur le fond.

LES TROPHÉES DES TROUPES CANADIENNES



Quand les Canadiens vont à l'attaque d'une position ennemie, leurs tanks, leurs autos-canon, leurs autos-mitrailleuses marchent avec leur infanterie à laquelle ils ouvrent la voie. Grâce à cette collaboration, les objectifs sont bientôt atteints, et souvent même dépassés. C'est ainsi que cette auto blindée et les fantassins qui l'accompagnent ont pu être photographiés au delà de la ligne ennemie dont les défenseurs ont été forcés de battre en retraite.



Dans le magnifique ordre du jour qu'il a adressé, le 8 septembre, aux troupes britanniques, le maréchal sir Douglas Haig rappelle que la capture de soixante-quinze mille prisonniers et de sept cent cinquante canons a été sur le front qu'elles occupent le résultat de quatre semaines de combats. Voici le général qui commande le corps canadien, examinant quelques-uns de ces canons que ses hommes enlevèrent pour leur part à l'ennemi.



LES VERTUS HYGIENIQUES DU TABAC

Elles sont proclamées par un médecin hindou, d'Hyderabad. D'après lui, le tabac tue les puces de façon foudroyante. Le tabac serait l'exterminateur de la peste qui, on le sait, est propagée par les puces. Mais il faut savoir employer le tabac. Il ne suffit pas de le fumer, car à ce compte nos soldats ne se plaindraient pas de ces malpropres et insupportables créatures. Pour tuer les puces d'un immeuble, il faut répandre des feuilles de tabac à terre. (C'est dire que le moment n'est pas venu de faire l'expérience, étant donnée la rareté de l'herbe à Nicot.)



L'expérience a été faite aux Indes sur 52 immeubles dans un quartier particulièrement touché par la peste. Dans ces 52 immeubles où les sols et planchers ont été parsemés de feuilles de tabac, il n'y a pour ainsi dire pas eu de cas de peste, au lieu que, tout autour, les maisons non traitées au tabac ont présenté des cas de peste.

Le praticien hindou assure que par le tabac seul on se débarrasserait économiquement de la puce et de la peste en même temps. On savait le tabac insecticide de façon générale, mais on ne savait pas qu'il fût à ce point pesticide.

EXPORTATION D'ELECTRICITE

La Suède produit beaucoup d'énergie électrique, grâce à sa houille blanche. Le Danemark est dans l'impossibilité d'en produire, en l'absence de montagnes et rivières : aussi a-t-il décidé d'en acheter à la Suède. Il y a exportation d'électricité de Suède en Danemark. Voici deux ans qu'elle fonctionne et de façon satisfaisante. Le courant passe de Suède en Danemark par un câble sous-marin. Et il est question maintenant d'organiser cette exportation en grand. Pour le présent, le Danemark reçoit quelque 10.000 H.P. de la station suédoise du Lagan. Mais le Danemark utiliserait sans peine 200.000 ou 300.000 H.P. La Suède ne peut les fournir, car elle utilise elle-même une énergie électrique considérable, mais la Norvège le pourrait. Il est donc proposé que la Norvège envoie du courant au Jutland, à travers le Skager-Rack. Il est assez probable qu'une entente se fera entre les trois nations scandinaves pour fournir largement le Danemark de l'énergie dont il a besoin et que la Suède et la Norvège peuvent produire en grande quantité, en plus grande quantité que celle qui leur est nécessaire.

LAIT ET ODEURS

L'air que respirent les vaches a-t-il une influence sur leur lait ? On l'a dit. On a fait à ce propos remarquer la facilité avec laquelle les corps gras absorbent et retiennent les odeurs. Et c'est pourquoi on emploie, en parfumerie, les graisses, à l'extraction, par enfleurage, à chaud ou à froid des essences des fleurs : jasmin, cassis, tubéreuse, rose, réséda, etc. Le lait est très riche en graisse : il doit donc absorber assez facilement les odeurs. On sait déjà qu'il faut éviter de donner au bétail certaines plantes odorantes : leur odeur est absorbée par la graisse de la chair et rend celle-ci désagréable. On sait aussi qu'il ne faut pas conserver du lait dans un lieu malodorant : il s'empare de l'odeur et la conserve.



Il faudrait même veiller à la pureté de l'air respiré par les vaches. On a cité récemment le cas de douze vaches qui étaient conservées au voisinage d'un cadavre de veau qu'on n'avait pas eu le loisir d'enterrer. Leur lait était absolument empesté. Il cessa de l'être du jour où l'on inhumait le veau.

Autre cas : des vaches, au nombre de 25, tout en passant la journée dehors, fournissaient un lait d'odeur infecte. On chercha la cause et on finit par la trouver sous forme d'un cadavre de cheval mal enterré dans un bois où les vaches passaient une partie de leur temps. De

façon générale il est connu que le lait des vaches au pâturage est plus avenant que celui des vaches à l'étable. L'étable n'est pas toujours très bien entretenue, la saleté engendre la mauvaise odeur et celle-ci est absorbée par le lait.

GLANDS ET VOLAILLE

On ne peut guère donner du grain à la volaille : il est trop nécessaire à l'homme. Le blé est pour l'homme, et le cheval réclame l'avoine. On a conseillé les grains de tournesol. Mais ceux-ci sont trop riches en huile, paraît-il. Un agriculteur propose le gland de chêne. Le pigeon, le faisan et d'autres oiseaux le mangent avec plaisir. Pourquoi pas les poules aussi ? On a donc tenté l'expérience : on a récolté des glands, on les a fait sécher, puis on les a écrasés et on les a servis aux poules avec d'autres aliments. Elles ont très bien accepté les glands, les avalant sans aucune difficulté. L'expérience a duré un mois, après quoi elle a cessé, la provision de glands étant épuisée.

Il convient de dire que ceux-ci ont la réputation, si on en donne trop aux poules, de donner une coloration noire au jaune de l'œuf.

En tout cas le gland est alimentaire. Il contient à l'état sec : 4.57 d'huile, 7.88 de matières azotées et 67.82 d'hydrates de carbone. C'est-à-dire qu'il est aussi nourrissant, à poids égal, qu'un mélange d'avoine et de maïs, bien qu'un peu moins riche en albumine.

NAVIRES EN CIMENT ARMÉ

On a beaucoup parlé de navires en ciment armé ; on en a fabriqué et on en construit encore. La construction serait plus aisée et économique.

Mais seront-ils durables ? C'est un point qu'a discuté récemment un ingénieur américain, à Londres. Celui-ci fait observer que, dès que l'eau de mer a accès aux pièces métalliques, celles-ci se détériorent. L'oxyde fourni par l'oxygène de l'eau avec le fer occupe un volume plus considérable que le fer non oxydé : il déterminera donc des fentes et un accroissement de la désagrégation. Il est donc essentiel de mettre le métal à l'abri du contact avec l'eau salée. Il faut ou bien peindre les pièces métalliques, ou bien imperméabiliser la surface du ciment.



En pratique, le ciment n'est jamais totalement imperméable. Et on aura de la peine à le rendre tel. Le meilleur procédé serait peut-être celui de la métallisation par air comprimé, telle qu'elle est pratiquée par l'ingénieur suisse Schoop. La peinture des pièces métalliques constitue un bon moyen, mais encore faut-il choisir le véhicule : tels véhicules sont bons et d'autres ne valent rien. La question n'est donc pas encore résolue : le temps seul nous fera voir ce que valent les vaisseaux en ciment armé.

FRUITS TAPÉS

La région de Chinon, en Touraine, fait une importante fabrication de fruits tapés. C'est Candes qui est le centre de cette industrie.

Autrefois c'étaient les cultivateurs eux-mêmes qui préparaient les fruits. Maintenant la fabrication s'est industrialisée. Les cultivateurs produisent les fruits : prunes, poires et pommes. Les cuiseurs les leur achètent. Les prunes sont séchées au four sur des claies ; les pommes et poires sont pelées, puis tapées après une demi-cuisson et finalement séchées entièrement.

Les petits fruits sont séchés et expédiés sur les cidreries du nord et de l'ouest.

Les pruneaux de Candes continuent à être très appréciés sur tous les marchés, mais les produits plus ordinaires ont beaucoup souffert de la concurrence des fruits évaporés, des américains principalement. La conclusion à tirer est qu'il vaudrait mieux abandonner la fabrication de la marchandise médiocre pour n'en produire que de l'excellente, en ne cultivant que les variétés les meilleures, donnant, grâce au climat, des fruits particulièrement beaux et bons.

LE CAIMAN COMME ALIMENT

Pourquoi pas ? Nous avons pris l'habitude de manger la chair d'un certain nombre d'animaux que nous élevons ou chassons en vue de notre nourriture, mais cela ne prouve pas qu'il n'y a pas d'autres animaux dont la chair est excellente et dont nous pourrions tirer parti.



Il n'y a pas longtemps — quelques mois au plus — à la suite de la lecture d'un article sur les reptiles comme aliment, publié dans une revue américaine, quelques personnes logées dans une même pension se cotisèrent pour acheter une paire de jeunes caïmans afin de voir si, véritablement, ils constituent un mets agréable, comme le disait l'auteur de l'article.

L'expérience fut faite dans les meilleures conditions et donna d'excellents résultats. Les jeunes caïmans furent achetés à la ferme d'élevage du caïman, de l'Arkansas, mis à mort et dépouillés. Pour la table leur chair fut préparée à la façon de la côtelette de veau panée. Participèrent au festin une trentaine de personnes qui, toutes, déclarèrent la chair de caïman délicate. Elles ne furent toutefois pas d'accord quand il s'agit de dire à quoi la chair de caïman ressemble le plus. Au porc, disait l'un ; au mouton, d'après un autre ; au homard, selon un troisième. L'essentiel n'est pas, d'ailleurs, que le caïman ressemble plus au bœuf qu'au mouton ou au porc qu'au lapin : c'est qu'il soit agréable au goût, et cela semble avoir bien été le cas. Dans les pays où il y a des caïmans l'homme pourrait bien les manger. D'autant qu'ils ne se gênent pas pour le manger, lui, quand l'occasion se présente.

GAZ DE PAILLE

La paille peut être utilisée à produire du gaz, d'après un journal spécial. Et cette utilisation est proposée pour le Canada où, paraît-il, il se perd chaque année beaucoup de paille. La méthode consiste à distiller cette dernière. On commence par la comprimer en masses denses que l'on introduit dans des cornues métalliques où elles sont soumises à une température atteignant 500 à 600 degrés. En 30 ou 45 minutes tout le gaz a été extrait. Chaque tonne de paille donne 11 ou 12.000 pieds cubes de gaz, avec du goudron, de l'ammoniaque et du carbone. Le gaz obtenu consiste en méthane, hydrogène et oxyde de carbone et s'emploie de la même façon que le gaz de houille.

PLANTES A CAOUTCHOUC

Dès l'entrée en guerre des Etats-Unis le gouvernement américain, par l'intermédiaire d'un des très nombreux organismes économiques et techniques qu'il a créés précisément en vue de la lutte, s'est préoccupé de rechercher dans quelle mesure on trouverait sur le sol américain des plantes fournissant du caoutchouc. Une enquête très serrée a été faite par des chimistes et des botanistes : ceux-ci ont même établi des cultures.

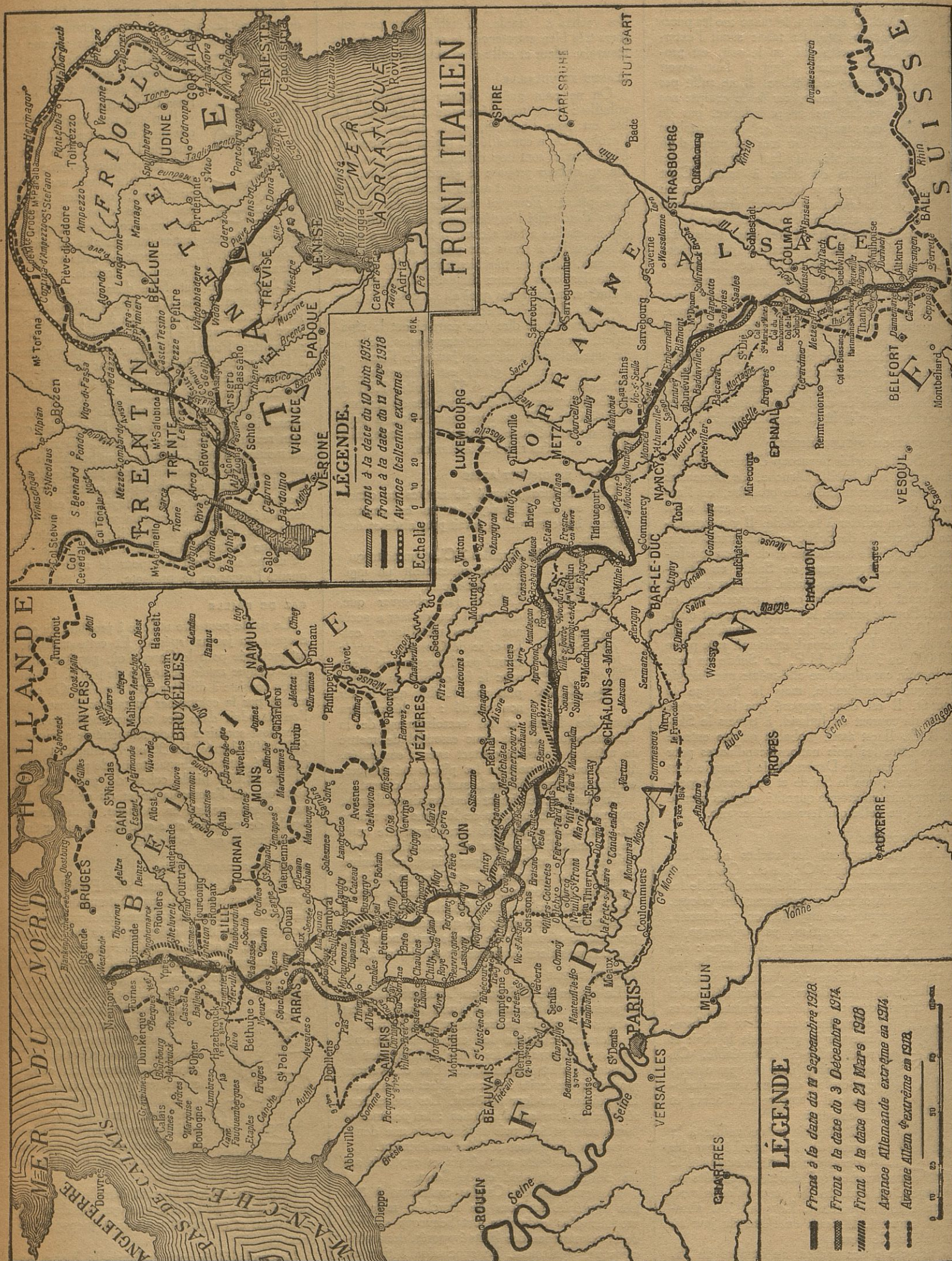
Dès maintenant on sait que de nombreuses plantes indigènes contiennent du caoutchouc en proportion variant de 2 à 10 %. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que les espèces utilisées seront les plus riches : on utilisera celles qui sont les plus accessibles, les plus riches en individus et les plus faciles à cultiver.

Parmi les espèces figurant dans la liste déjà établie il y a un *sarothamnus* qui vit dans les montagnes et qui paraît pouvoir se propager par bouture.

Les probabilités sont, qu'après la guerre, on utilisera beaucoup de plantes dont on ne tirait pas parti jusqu'ici, et dont on n'a découvert les vertus que forcé par la nécessité de les chercher.



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

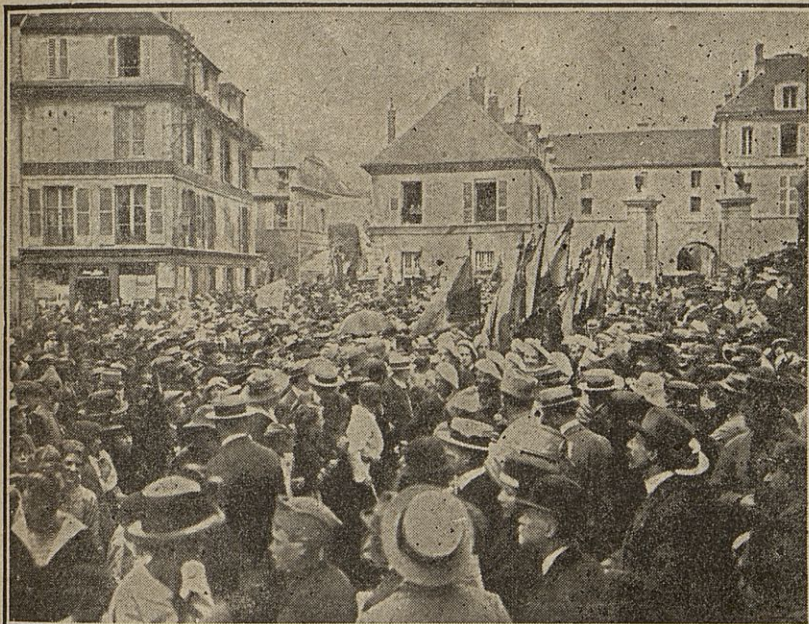
LE QUATRIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MARNE



Le général Hearst dépose, sur la grande tombe de Villeroy, une couronne en son propre nom, et une palme au nom du général Pershing qu'il représente.



Les sociétés de Vétérans sont venues, comme chaque année, avec leurs drapeaux, rendre hommage aux braves qui tombèrent en 1914 sur le champ de bataille.



Le 4^e anniversaire de la première victoire de la Marne a été célébré cette année à Meaux avec la même ferveur que les années précédentes. Voici, à gauche, la foule devant la cathédrale où vient d'avoir lieu la cérémonie religieuse. A droite, sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, M. J.-L. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat de l'aviation, qui est député du département, ayant, à sa droite, M. Lugol, maire de Meaux, et, à sa gauche, le préfet de Seine-et-Marne.



SUR LE FRONT ORIENTAL

SIBÉRIE. — La régularité avec laquelle se poursuivent maintenant les opérations s'atteste par la publication de communiqués par le haut commandement japonais. La situation se précise peu à peu. Elle se présentait, le 7 septembre, à peu près comme suit. Les forces tchéco-slovaques occupaient différents centres d'action, jalonnant une ligne qui s'étend du Volga au Pacifique. On ne sait pas exactement à combien elles s'élèvent : les bolcheviks les évaluent à 300.000 hommes. A cette date, les Tchéco-Slovaques avaient la haute main sur la région comprise entre Tcheliabinsk, Ekaterinenburg et Tchita.

Les communiqués japonais relatent différents engagements, qui ont eu lieu dans les derniers jours d'août, entre nos alliés et les Germano-Bolcheviks en Mandchourie : ces derniers ont été battus et ont laissé des prisonniers aux mains des Japonais. Le 26 août, nos alliés avaient poussé leur occupation jusqu'à Simakoff.

On télégraphiait, le 6 septembre, de Vladivostok que le colonel Gaina, qui commande les forces franco-slovaques parties de la région du Baïkal a atteint dans sa marche vers l'est la ville d'Olovyanna, sur la rivière Onon, à peu près à moitié chemin entre la frontière de Mandchourie et le chemin de fer transsibérien. A Olovyanna, il a rencontré l'avant-garde du général Seménoff. Le 3 septembre, il a annoncé l'occupation

de Tchita et la jonction de Karimskaya et de toute la région depuis le Baïkal. Ces nouvelles importantes impliquent que les communications entre Vladivostok et le Volga sont maintenant rétablies ; 4.000 ennemis se sont rendus près de Kiakhta, au sud du lac Baïkal. On croit que le reste des forces ennemies est en train de se replier vers l'Amour.

ARKHANGEL. — Le commandement des troupes alliées à Arkhangel publie de son côté, depuis quelques jours, des communiqués : celui du 6 septembre annonçait que « sur le front d'Arkhangel, les alliés ont occupé Obozerskaya, après un vif combat corps à corps, capturant 150 prisonniers et infligeant de lourdes pertes à l'ennemi. Les pertes des alliés sont légères. Les ennemis étaient commandés par des Allemands. »

Il s'est passé récemment, à Arkhangel, un fait singulier. Un officier russe, nommé Chaplin, assisté d'un détachement armé, a arrêté les membres du gouvernement de la Russie du nord, qui s'était constitué là, et a pris le pouvoir. Ce nouveau dictateur ne paraît pas nous être hostile.

RUSSIE. — La situation politique est toujours aussi trouble : les mouvements contre-révolutionnaires qui éclatent de part et d'autre prennent de plus en plus d'importance. Le 6 septembre, des paysans révoltés ont chassé les forces bolcheviks de Nijni-Novgorod. Le 8, une forte troupe d'éléments semblables marchait sur Petrograd sous la conduite d'un ancien officier. Les chefs bolcheviks étaient ouvertement menacés d'assassinat. En un mot, l'anarchie était à son comble et la famine continuait à désoler le pays.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

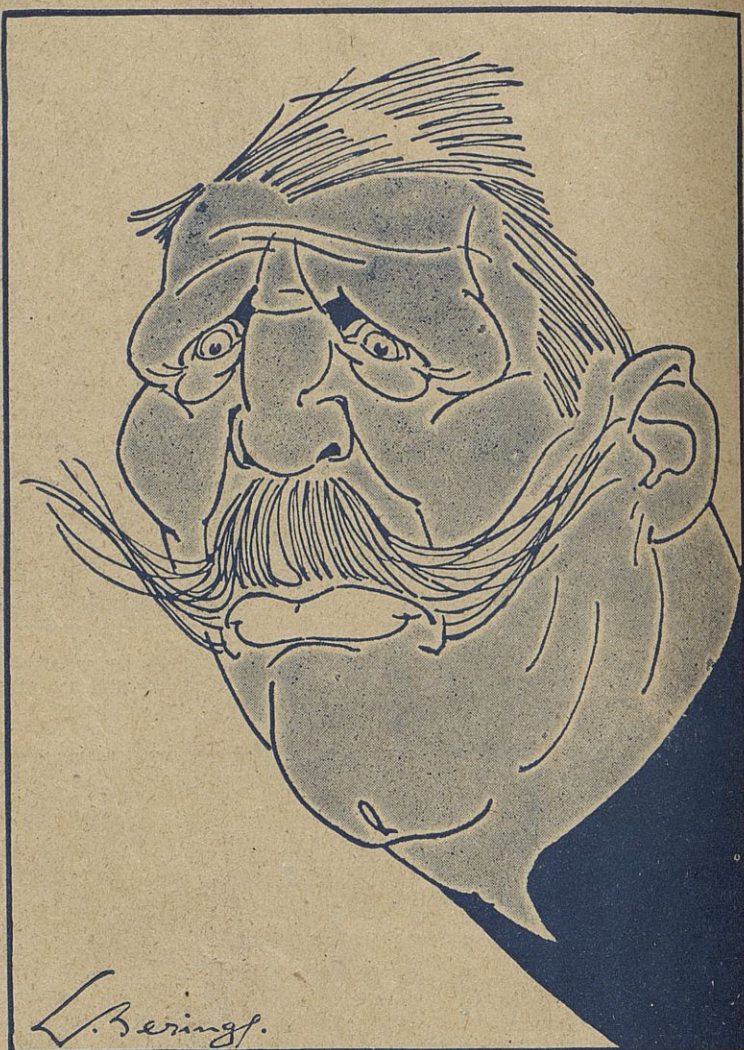
La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 204 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et intitulé : « Nos mitrailleurs en embuscade au bord de la Vesle. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



Von BOEHN.



Von EINEM.



Von CONTA.



Von MUDRA.

LES BATTUS DE LA MARNE